

INTRODUCTION

Notre travail de recherche a pris comme point de départ un constat général, celui de la passivité du (des) sujet(s) face à la marchandisation progressive du monde contemporain. N'entretenons-nous plus que des rapports marchands avec ce qui nous entoure ? Sommes-nous réduits à n'être plus que des producteurs et des acheteurs de biens destinés à être consommés, aussi symboliques soient-ils ?

Le point est qu'une société de consommateurs n'est aucunement capable de savoir prendre en souci un monde et des choses qui appartiennent exclusivement à l'espace de l'apparition au monde, parce que son attitude centrale par rapport à tout objet, l'attitude de la consommation, implique la ruine de tout ce à quoi elle touche¹.

Cette réflexion d'Arendt est une manière de questionner notre rapport actif au monde et, par voie de conséquence, le sens que l'on donne à nos mots et à nos actes, en particulier dans notre rapport à la culture, à l'art, et, plus fondamentalement, à autrui. On comprend aisément que la consommation « implique la ruine de tout ce à quoi elle touche », tout en sachant qu'elle est nécessaire pour assurer la perpétuation du cycle vital de l'homme (ne serait-ce que pour manger et boire). Mais comment entendre le fait de « prendre en souci un monde et des choses qui appartiennent exclusivement à l'espace de l'apparition au monde » ? Sauvegarder et préserver les ressources de la planète au lieu de les épuiser ? Sans doute. Mais également en comprenant que cette phrase d'Arendt soulève un problème du langage en général. « L'espace de l'apparition au monde » se crée naturellement et est créé par l'homme, qui le nomme. Le sens que l'on prête aux mots, aux actes et aux objets qui le constituent donne la mesure du souci que l'on lui accorde, en particulier à travers la culture et l'art parce que la question du langage y est plus sensible et qu'ils enrichissent considérablement les significations des autres activités humaines. Sans souci autre que sa consommation, phénomène vital, mais insuffisant, ce qui apparaît disparaît dans une digestion infiniment reconduite. Rien ne semble apparaître que pour se dissoudre aussitôt. Demeure un système symbolique, matériel,

¹ Hannah Arendt, *La Crise de la culture, sa portée sociale et politique*, trad. Barbara Cassin, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1972, p. 270.

économique qui donne alors toute sa mesure à la « dignité » de l'homme. Les seuls intérêts de la production et de la consommation lui dictent son langage, sa conduite, son désir. Le succès de ce système se prouve assez par son expansion continue. Et si la vie ne cesse de se réinventer malgré nous, il est peu sûr qu'elle ne résiste à la domination progressive du langage et des actes de la disparition. C'est moins le langage lui-même qui est menacé que la signification de ses mots. La réduction et la raréfaction des significations impliquent ce corollaire : la superficialité des émotions et l'appauvrissement des sentiments.

10

C'est notre condition de spectateur vis-à-vis du sens et notre capacité à la modifier que nous voulons finalement interroger afin d'en devenir l'auteur et l'acteur. Force est de constater que c'est toujours à l'intérieur d'une *situation* donnée que nous sommes livrés aux langages et aux matières qui configurent le monde et autrui. Livrés également à la responsabilité de les transformer. Pour relever le défi que ces constats et leurs questions soulèvent, la lecture de l'œuvre de Guy Debord et du mouvement situationniste qu'il a fondé (Internationale situationniste, 1957-1972) nous a semblé utile. Debord a construit une théorie critique de la passivité du sujet dans la société capitaliste, décrite comme un « spectacle », et de la réaction qu'il pouvait lui opposer. Le « spectacle » est la forme visible et contemporaine du fétichisme de la marchandise dénoncée en son temps par Marx². Il aliène nos relations sociales, non seulement au règne des marchandises, mais à celui des images manipulées par le capital, omniprésentes dans la société de consommation. L'important n'est pas tant l'existence de ces images en soi, mais le fait qu'elles modèlent nos comportements : « Le spectacle n'est pas un ensemble d'images, mais un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images »³. Le sujet est séparé du monde et d'autrui par le spectacle. La conséquence est que les personnes apparaissent dépossédées de leur expérience directe du monde, de leurs propres pensées, de leurs propres désirs, et de la possibilité de construire librement l'histoire de leur propre vie.

2 Debord écrit : « C'est le principe du fétichisme de la marchandise, la domination de la société par des "choses suprasensibles bien que sensibles" [détourné de Marx], qui s'accomplit absolument dans le spectacle, où le monde sensible se trouve remplacé par une sélection d'images qui existe au-dessus de lui, et qui en même temps s'est fait reconnaître comme le sensible par excellence » (*La Société du spectacle* [1967], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1996, p. 35-36, § 36. C'est à cette dernière édition que nous nous référons). Voici comment Marx définit le caractère fétiche de la marchandise : « Dans [le monde religieux], les produits du cerveau humain semblent être des figures autonomes, douées d'une vie propre, entretenant des rapports les unes avec les autres et avec les humains. Ainsi en va-t-il dans le monde marchand des produits du travail dès lors qu'ils sont produits comme marchandises, et qui, partant, est inséparable de la production marchande » (*Le Capital* [1867], trad. Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Éditions sociales, 1983, première section, chap. I, 4, « Le caractère fétiche de la marchandise et son secret », p. 83).

3 Guy Debord, *La Société du spectacle*, op. cit., p. 16, § 4.

Contre la dépossession de soi dans le spectacle, Debord et les situationnistes s'attachent à élaborer une théorie pratique qu'ils nomment la « construction de situations » dans le quotidien, tentative de vivre autrement le rapport à autrui et au monde. C'est sur cette théorie pratique de la « construction de situations » que nous nous sommes attardés, en explorant autant ses fondements que ses éventuels héritages actuels. Dans le contexte politique radical des années 1960, la « construction de situations » impliquait de briser ou de détourner les conditionnements spatiaux, temporels et comportementaux imposés par la société capitaliste, afin de vivre dans une société sans classes. En effet, en nous intéressant de plus près à sa conception, nous nous sommes aperçus qu'elle est inextricablement liée à la lutte des classes, du moins à une certaine « lutte des classes bien comprise »⁴ que nous aurons à analyser. Si la lutte des classes en tant que programme politique a incontestablement perdu de l'attrait à nos yeux⁵, il n'en reste pas moins qu'une partie de son idéal politique reste pertinente, s'il est compris comme producteur d'une conscience et d'un acte critiques et constructifs envers la domination du monde par les seuls intérêts économiques du marché. De même, si la conception debordienne du capitalisme comme « spectacle » est critiquable à bien des égards, le désir qu'elle contient d'un devenir acteur et auteur de sa propre vie reste irrépressible.

Parallèlement à sa politisation, nous avons découvert dans la « construction de situations » de nombreuses références au théâtre. On y rencontre les notions de « jeu », de « metteur en scène »⁶, de « spectacle » au sens théâtral du terme⁷, mais également des détournements⁸ explicites de la distanciation brechtienne, des allusions à la tragédie classique et à *Bérénice* de Racine en particulier, sans compter les nombreuses citations extraites des pièces de Shakespeare, éparses dans l'œuvre de Debord. Michèle Bernstein, sa première épouse, suivait de près l'actualité théâtrale de son époque. Enfin, en 1960, André Frankin, un situationniste féru de théâtre, a écrit une pièce dont la lecture a enthousiasmé

4 Guy Debord, Gil Joseph Wolman, « Mode d'emploi du détournement », *Les Lèvres nues*, n° 8, mai 1956, dans *Guy Debord, Œuvres*, édition établie et annotée par Jean-Louis Rançon en collaboration avec Alice Debord, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2006, p. 221.

5 Difficile de croire aujourd'hui à la possibilité d'un affrontement de masse entre une classe prolétarienne et une classe bourgeoise.

6 « Problèmes préliminaires à la construction d'une situation », *Internationale situationniste*, n° 1, juin 1958 ; Paris, Fayard, coll. « Essais », 1997, p. 12.

7 « Dans les États ouvriers, seule l'expérience de Brecht à Berlin est proche, par sa mise en question de la notion classique de spectacle, des constructions qui nous importent aujourd'hui » (extrait du « Rapport sur la construction des situations et sur les conditions de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste internationale » [1957] ; annexe 2 dans *Internationale situationniste, op. cit.*, 1997, p. 696).

8 Le détournement situationniste est une pratique qui a été précisément théorisée (voir troisième partie, chapitre I, « Théories et pratiques » [1956-1962]).

l'auteur de *La Société du spectacle*⁹. Tous ces emprunts au théâtre et à ses dispositifs laissent à penser que la « construction de situations » vise à théâtraliser le quotidien et à transformer les individus passifs en acteurs tragi-comiques luttant héroïquement contre la fatalité du « spectacle » qui les sépare de leur propre vie.

D'autre part, la « construction de situations » puise dans la littérature et la philosophie existentialistes de son époque, après en avoir soigneusement détourné quelques significations. L'une de ses influences se retrouve dans l'interprétation que le jeune Debord a tiré des œuvres de Sartre, en particulier dans *La Nausée*. L'existentialisme français est riche, varié et complexe. Mais il est clair qu'il trouve son origine dans la philosophie allemande d'avant-guerre, en particulier chez Heidegger et Jaspers. En explorant le fondement existentialiste de la « construction de situations », nous avons fait le choix de remonter jusqu'au concept de « situation-limite » du médecin et philosophe Karl Jaspers, dans son ouvrage majeur *Philosophie* publié en 1932¹⁰. Trois raisons au moins l'expliquent. La première est que Sartre a élaboré son concept de situation en partie grâce à la connaissance qu'il avait de Jaspers, acquise auprès de Gabriel Marcel, auteur dramatique et philosophe important à ses yeux¹¹. Sartre a également collaboré à la traduction française d'un ouvrage de

12

9 Guy Debord, *Correspondance (juin 1957-août 1960)*, éd. Alice Debord, Paris, Fayard, t. I, 1999, p. 357-360, et t. II, 2001, p. 43-45. De cette pièce de théâtre, aujourd'hui disparue, demeure la préface, publiée dans *Internationale situationniste*, n° 5, décembre 1960, p. 173-175.

10 Karl Jaspers, *Philosophie. Orientation dans le monde. Éclaircissement de l'existence. Métaphysique* (1932), trad. Jeanne Hersch avec la collaboration de Irène Kruse et Jeanne Etoré, Paris/Berlin, Springer-Verlag, 1989.

11 Lors des rencontres de Cerisy-la-Salle, en août 1973, Gabriel Marcel tient ce propos : « Sur les *situations-limites*, il y a là des choses très importantes, en particulier ce que dit Jaspers du rapport existentiel entre le médecin et le patient ; c'est là un ordre de recherche qui est certainement très proche de moi et en réalité, c'est peut-être – je n'en suis pas sûr, là, je dois hésiter – ce texte qui m'a conduit à mettre tellement l'accent sur l'idée de situation. J'ai eu une discussion là-dessus avec Sartre, très cordiale du reste. Il m'a dit : "Il y a quelque chose que je vous dois, c'est l'idée de situation", et je me rappelle lui avoir dit : "Il me semble que vous avez dû la trouver plutôt chez Jaspers", et il m'a répondu : "Non, c'est chez vous" » (*Entretiens autour de Gabriel Marcel*, dir. J. Parain-Vial et P. Ricœur, Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, 24-31 août 1973, Neuchâtel, La Baconnière, coll. « Langages », 1976, p. 223). Grâce aux informations communiquées par Jean-François Louette, données lors de son intervention au Groupe de recherches théoriques à l'université Paris IV Sorbonne du 29 novembre 2007, nous savons que Sartre participa à la revue *Recherches philosophiques* dans laquelle Gabriel Marcel publia deux articles sur Jaspers : « Situation fondamentale et situations limites chez Karl Jaspers », dans *Recherches philosophiques*, 1932-1933, t. II, p. 317-348 (reproduit dans Gabriel Marcel, *Du refus à l'invocation*, Paris, Gallimard, 1940, et dans *Essai de philosophie concrète*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1999) et « Aperçus philosophiques sur l'être en situation », dans *Recherches philosophiques*, 1936-1937, t. VI, p. 1-21.

Jaspers paru en 1927, *Psychopathologie générale*¹². La deuxième raison est que les situationnistes connaissaient les écrits non seulement de Sartre, mais de Jaspers, qu'ils ont insultés comme la plupart de leurs contemporains détournés par leurs soins ou simplement détestés¹³. La dernière raison est qu'en 1949 Jaspers eut un échange bref, mais vif avec Henri Lefebvre sur la question du marxisme et de l'existentialisme¹⁴. Lefebvre est un philosophe marxiste très proche de Debord entre 1960 et 1963, notamment dans l'influence qu'il a exercée dans la « construction de situations ».

Comme on peut brièvement le constater, la notion de « construction de situations » apparaît comme un espace-temps dont les fondements croisent des problématiques d'ordre existentiel, social, politique et dramatique, au sens théâtral du terme. Ce sont ces fondations que nous avons choisi d'explorer en premier lieu afin de donner à la notion finale de « construction de situations » toute son efficacité potentielle. Notre première partie est consacrée à la « situation-limite » chez Jaspers. Nous verrons dans quelle mesure le sujet en « situation-limite » s'empare du sens de sa vie, l'enrichit et le communique à autrui. La deuxième partie s'occupe de la notion de situation dramatique. La situation dramatique est constituée par tout un réseau de relations entre la réalité – dont les spectateurs et les acteurs font partie – et la fiction dramatique. Une analyse historique de ces relations fait apparaître une série de phénomènes que théoriciens et praticiens ont nommés catharsis, imitation, identification, distanciation. Chacun d'eux modifie le comportement des spectateurs et tente de le rendre, d'une manière que nous qualifions de philosophique¹⁵, acteur

12 Yves Pélicier, « La conception de la maladie de Jaspers », dans *Situation de l'homme et histoire de la philosophie dans l'œuvre de Karl Jaspers*, actes du colloque « Karl Jaspers », organisé par le Centre de recherches germaniques de l'université de Nancy II, 21 et 22 mars 1986, Presses universitaires de Nancy, coll. « Diagonales », 1986, p. 191.

13 Asger Jorn insulte Karl Jaspers dans son article « La création ouverte et ses ennemis », *Internationale situationniste*, n° 5, décembre 1960, p. 178-179 et 188. Nous y revenons dans la troisième partie, chapitre II, « Une problématique des limites entre art et vie ».

14 Nous devons à Jean-Claude Gens la connaissance de cette discussion, relatée dans les cinquièmes entretiens de *Pour un nouvel humanisme. Texte des conférences et entretiens organisés par les Rencontres internationales de Genève*, Neuchâtel, La Baconnière, coll. « Histoire et société d'aujourd'hui », 1949, p. 309-316. Voir Jean-Claude Gens, *Karl Jaspers, Biographie*, Paris, Bayard, 2003, p. 259-260. Nous analysons cette discussion dans la troisième partie, chapitre II, « Une problématique des limites entre art et vie ».

15 « Les philosophes doivent apprendre l'humain à la fois dans la réalité et dans la fiction, c'est d'ailleurs ce qu'ils ont toujours fait. Et il faut faire l'aller et retour dans les deux sens du théâtre à la réflexion, pour finalement inverser en quelque sorte à la situation concrète ce qu'on risquerait de figer dans des commodités conceptuelles. C'est pour nous quelque chose de très difficile, dans la mesure où nous croyons que le discours philosophique est celui dans lequel tout s'assume d'une certaine façon, se reprend et trouve son sens » (Paul Ricœur, Débat terminal, dans *Entretiens autour de Gabriel Marcel*, éd. cit., p. 257).

de sa vie. La dernière partie considère la « construction de situations » telle que Debord et les situationnistes les ont pensées et vécues. Fidèles à notre problématique initiale, nous avons abordé chaque situation depuis le point de vue du spectateur (pour des raisons de rigueur philosophique, nous le nommerons « sujet-spectateur »)¹⁶. Les trois situations qui nous intéressent ont pour trait commun d'y métamorphoser, philosophiquement ou concrètement, le spectateur en acteur. C'est pourtant en délaissant les notions de « spectateur » et d'« acteur » que nous concluons notre propos. Nous y développerons l'une des possibles implications actuelles de la « construction de situations » à travers la notion de « devenir situationnel ». Cette notion engage le sujet dans un processus d'individuation¹⁷ spécifique sans grand rapport avec les théories situationnistes *stricto sensu*, mais qui en hérite dans une large mesure.

16 Sa définition s'impose dans notre deuxième partie « Spectateur(s) et situation dramatique », à la fin du chapitre II, « De la catharsis à l'identification ».

17 « Introduit dans la pensée scolastique par la traduction d'Avicenne (xi^e siècle), le principe d'individuation est ce qui fait qu'un individu se distingue de tous les autres de la même espèce. Il est principe de différenciation » (Anne Baudart et éd., *Les Notions philosophiques. Dictionnaire*, Paris, PUF, coll. « Encyclopédie philosophique universelle », t. I, 1990, p. 1277). Dans le cadre de notre réflexion, nous parlerons de processus plutôt que de principe étant donné que l'individuation dont il est question dans la situation qui nous intéresse n'est pas un état atteint une fois pour toutes, mais une activité discontinue qu'il s'agit de renouveler.